

Connaissance  
de  
L'INCONSCIENT

Jean-Claude Lavie

Pour et contre  
l'amour



**nrf**  
Éditions Gallimard



# *Connaissance de l'inconscient*

SÉRIE : LE PRINCIPE DE PLAISIR

*Collection dirigée par Michel Gribinski*



Le principe de plaisir : la pensée désirante, la perception hallucinée, le rêve de la nuit, la rêverie diurne suivent la pente du moindre déplaisir – sur ce principe fonctionne l'esprit. Lorsqu'il se heurte au principe de réalité et à son exigence, le principe de plaisir cherche un compromis. Les deux font la paire en s'opposant, en s'associant.

Et si écrire et lire relevaient du principe de plaisir ? Cette collection invite l'auteur, qu'il soit écrivain, spécialiste des sciences humaines ou psychanalyste, à redécouvrir les intuitions créatrices de Freud et de ses successeurs, à s'y confronter, à y trouver son propre compromis, son propre conflit. Elle convie le lecteur au partage qui est le lieu du plaisir et de la réalité.



JEAN-CLAUDE LAVIE

POUR ET CONTRE  
L'AMOUR

*nrf*

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard*, 2018.

*Dans un restaurant un homme attend. En lui deux voix s'opposent, celle du Pour et celle du Contre.*

POUR — Être ici, quel bonheur ! Je l'aime... Elle va venir. Et en attendant, je peux penser à elle.

CONTRE — Tu tiens à te monter la tête ?

P — Mais... je ne suis venu en avance que pour penser à elle, à son visage... ses yeux... son cou... ses mains... ce que j'ai aperçu d'elle.

C — Vaudrait mieux penser à rien !

P — Pas facile ! C'est drôle, ça, qu'on ne puisse pas s'empêcher de penser à quelque chose. À quoi ça sert de penser ?

C — Ça, c'est une question !

P — Ça, ce n'est pas une réponse !

C — Penser... ça sert à... s'accrocher !

P — À s'accrocher... ?

C — Oui, à s'accrocher à ce qu'on pense.

P — Comme si on se faisait la courte échelle tout seul ?

C — Un peu. Penser, c'est se soutenir soi-même.

P — Penser à elle voudrait me soutenir quoi ?

C — Que tu l'aimes, qu'elle va venir. Parce que tu en doutes.

P — Justement, je n'en doute pas.

C — Si tu n'en doutais pas, tu n'aurais pas besoin d'y penser. À midi, tu ne penses pas qu'il fait jour. Penser qu'il fait jour laisserait entendre qu'il pourrait faire nuit. Penser qu'elle va venir laisse entendre qu'elle pourrait ne pas venir.

P — Ça alors ! Le pour entraîne le contre. C'est donc pour ça que, quand je pense...

C — ... et que tu es pour, je suis contre. Penser, c'est peser le pour et le contre.

P — Penser, ce serait peser ?

C — À l'origine, penser et peser, c'était le même mot.

P — Penser, ce serait comme un truc à trois. Un qui est pour, un qui est contre. Il en faut bien un autre pour peser. Je suis pour, tu es contre, mais qui pèse ?

C — Ça n'avance à rien de le savoir.

P — Je verrais si j'ai raison de penser à elle... si ce que je pense fait le poids ou si c'est n'importe quoi.

C — On ne pense jamais n'importe quoi, mais ça ne donne pas forcément du poids aux pensées qu'on a. Ce n'est pas celles qui font le plus de bruit ou qui prennent le plus de place qui pèsent le plus.

P — Alors, je ne vois pas ce qui leur donne du poids.

C — Ce qui donne du poids aux pensées ne se voit pas plus que ce qui donne du poids aux choses. On dit que c'est la pesanteur, mais on ne la voit pas. Si on se demande ce que c'est que la pesanteur, et si on s'entête, on découvre la gravitation. Ouf, on a fini par savoir ce qui donne du poids aux choses. Mais ça n'avance à rien, parce que cette gravitation géniale qui permet de tout peser sur la Terre et dans les cieux, on ne sait absolument pas ce que c'est. On joue avec elle, on peut envoyer un robot sur Mars, et pas n'importe où sur Mars, mais

on n'a pas même le début d'une explication sur la façon dont elle s'y prend pour donner du poids aux choses. La gravitation, c'est la précision même. On ne sait pas comment ça marche, mais on n'a pas besoin de le savoir pour s'en servir. La pensée, c'est la précision même. On ne sait pas comment ça marche, mais on n'a pas besoin de le savoir pour s'en servir.

P — Je ne vais pas me fatiguer à chercher.

C — Pour le poids des choses, dire que c'est la pesanteur suffit. Pour le poids des pensées, c'est pareil. On dit : c'est le bon sens, c'est la raison. Et on s'accroche. La passion ou une idée fixe, ça accroche tout autant.

P — Et quand une pensée accroche, elle décroche des autres. Tiens, en ce moment, penser au poids des pensées fait que je ne pense plus à elle. Ah, zut, penser que je ne pense plus à elle me fait penser à elle. Comment faire autrement ?

C — Pense aux freesias.

P — Oui, ces freesias sont de bon augure, puisque c'est les seules fleurs que j'aime. Alors, en voir sur cette table, c'est bon signe, non ?

C — Allez ! Ce signe, c'est le hasard qui le fait.

P — Et alors ? Pourquoi le hasard ne ferait-il pas des signes ?

C — Ne dis pas de bêtises. C'est toi qui le fais parler, le hasard. Si tu ne les aimais pas, ces freesias, tu ne les verrais pas.

P — Mais justement je les vois, et ce n'est pas dû au hasard puisque je ne les vois que parce que je les aime. Et de les voir parce qu'ils sont là et que je les aime me semble de bon augure, puisque la femme que j'attends, ce n'est pas par hasard que je l'ai vue, puisque je l'aime, sans cela je ne l'aurais pas vue.

C — Tu crois que c'est une femme que tu attends ?

P — Quoi !!

C — Ce n'est pas une femme que tu attends.  
C'est l'amour.

P — Mais... mais... l'amour, je ne l'attends que parce que j'ai rencontré cette femme, même si je ne l'ai rencontrée que parce que je l'attendais. D'ailleurs le principal, c'est d'attendre. Si on n'attend rien, il n'arrive rien.

C — Et les ennuis, ça s'attend ?

P — Attendre et craindre, c'est pareil.

C — L'angoisse, quoi !

P — Il y a de quoi. Il y a trois jours, cette femme, je ne la connaissais pas. Si je n'avais pas entendu son coup de frein pour m'éviter, je ne me serais pas retourné, je ne l'aurais pas vue et du coup je n'aurais pas reconnu l'inconnue tant attendue.

C — Tu brodes !

P — Non. Et j'ai bien vu qu'elle aussi m'avait reconnu. D'abord elle a eu l'air stupéfaite que je puisse me trouver là, si proche, quasiment sous ses roues. Quand elle s'est rendu compte que j'étais encore debout devant sa voiture, elle est devenue radieuse. Nos yeux n'ont eu de cesse de se le dire et de se le redire. Pendant au moins une seconde. En tout cas, le temps du feu rouge m'a suffi pour avoir l'idée de l'inviter à dîner. Finalement, ça me dispense de passer une petite annonce dans *Libération*. « La femme idéale qui a failli m'écraser avenue de l'Opéra pourrait-elle m'appeler au téléphone, j'aimerais la regarder plus longtemps. »

C — C'est maintenant que tu as peur.

P — Attendre sans avoir peur n'est pas attendre. Quand on attend, on a forcément peur d'attendre et que rien ne vienne.

C — Ta peur, ça serait plutôt qu'elle vienne. D'où ta question sur la pensée.

P — Sur la pensée ?...

C — Attendre, c'est penser qu'on attend. Si on ne pense pas qu'on attend, c'est comme si on n'attendait pas. Et penser à ce qu'on attend fait qu'on attend une pensée.

P — Là, tu veux me faire croire qu'une pensée, c'est autant dire rien ! Alors, ne t'arrête pas en si bon chemin. Avant que je la rencontre, cette femme, pour moi, elle n'existait pas. En moi, elle était de la non-pensée. Mais de la non-pensée qui existait quand même puisque, sans y penser, je l'attendais. Donc j'attendais une non-pensée qui s'est transformée en une pensée que j'attends. Finalement penser ou ne pas penser, c'est pareil. On attend toujours quelque chose. C'est pourquoi je me demandais à quoi ça sert de penser !

C — En ce moment, à distraire ton attente. D'où le hasard.

P — Le hasard, c'est pour me rassurer. Cette rencontre, si ce n'est pas le hasard, alors c'est le destin. C'est plutôt pire. Faire face au hasard,

ce n'est déjà pas facile, alors faire face à son destin ! J'ai bien raison d'avoir peur.

C — Des rencontres avec ton destin, tu en as déjà gaspillé pas mal.

P — Justement.

C — Quoi, justement ! Le destin, c'est souvent de passer à côté de son destin. Et quand on passe à côté sans le voir, on ne sait même pas qu'on passe à côté. Pas de regrets, pas de larmes. Bien joué ! Ça n'est donc pas par hasard que tu n'attendais pas cette femme jusqu'à ce que tu la voies. C'était moins risqué !

P — S'il n'y avait pas de la souffrance en moi, je n'attendrais rien.

C — Donc, cette femme, c'est ta souffrance qui l'a reconnue.

P — Le hasard m'a fait rencontrer ce qui me manquait. Mais je ne savais pas que cette femme me manquait avant de l'avoir rencontrée.

C — Ta souffrance, ton attente, ton manque... c'est une réussite pour ne pas penser à elle.

P — C'est vrai, je me laisse prendre par mes pensées. Mais, comment ne pas être pris par sa pensée ?

C — Là, tu recommences. On est toujours pris par sa pensée. On passe d'une pensée à l'autre, mais on suit toujours sa pensée. Impossible d'y échapper. Tu crois vivre dans le monde extérieur, mais la pensée que tu as du monde te fait vivre dans le monde de ta pensée. Tiens, cette femme, si tu y penses, tu crois que c'est à elle que tu penses. Pourtant tu ne peux penser qu'à la pensée que tu as d'elle. Quand elle sera là, si tu penses à une autre, pffuit !, elle ne sera plus là. En ce moment, dans ce restaurant, c'est parce que nous sommes occupés par nos pensées qu'on ne voit personne autour de nous.

P — Mais dis donc, tout à l'heure tu disais qu'on était trois avec ce peseur qui décide sans cesse. Dès que tu me sens pour, je te sens contre. Pourquoi on ne le sent pas, lui, quand il décide ?

C — Parce qu'on n'y tient pas. Ça vaut mieux. Ce serait trop angoissant. Quand on pense, on est pour ou contre ce qu'on pense. Mais ce qui fait qu'on est pour ou contre, ça nous échappe, on se fie à l'impression de poids qui semble émaner de nos pensées. On ne pense pas une seconde au peseur. Quand tu as le sentiment de conduire ta pensée à ton gré, si tout d'un coup ta pensée t'échappe, qui est-ce qui te fait ce coup-là ? C'est lui ! Il te fait abandonner tes idées quand il veut. La page est tournée. Généralement, on ne s'en rend même pas compte. On est pris par une autre pensée, et ça continue.

P — Mais qu'est-ce qui fait qu'on finit toujours par croire à ce qu'on pense ?

C — Tiens ! C'est lui qui nous susurre en douce que ça c'est juste, ça c'est beau, ça c'est astucieux, et on lui donne toujours raison. Si on commence à mettre en question ses pesées, c'est l'angoisse, on ne sait plus quoi penser. Alors, on accepte vite fait et cette fois avec confiance pour être rassuré d'avoir raison... Tu

ne me demandes pas pourquoi on est rassuré d'avoir raison ? Eh bien, tant mieux parce que je ne sais pas plus que toi pourquoi c'est rassurant d'avoir raison. Il nous le dit, ça nous suffit. S'il change d'avis, nous aussi, et sans discuter ! Que faire d'autre ? On est tous à sa merci.

P — Dis, on ne pourrait pas plutôt penser à elle ?

C — Attends, ça, c'est rien encore, le pire c'est qu'on ne sait même pas avec quoi le peseur pèse, ni au service de qui il est. Donc, il est impossible de faire pression sur lui. Tu comprends pourquoi personne n'a envie de penser au peseur de pensées qui règne en lui ? C'est sans y penser qu'on s'accroche à ce qu'on pense. Tu pourrais me citer quelque chose qui existerait sans qu'on y pense ?

P — Plein de choses, tout, les autres, l'univers, le percepteur. Ils existent bien en dehors de ma pensée, non ?

C — Quand tu n'y penses pas, ils n'existent pas. Ce que tu appelles leur existence est ce qui

te force à y penser, à les imaginer. Tu crois que le percepteur existe pour ceux qui ne payent pas d'impôts ? Regarde, le patron du restaurant, je le fais exister rien qu'en y pensant. Si je l'oublie, toc, il n'y en a plus.

P — Alors, la réalité de cette femme serait ce qui me fait penser à elle. Elle n'existe que parce que je l'attends. Pourtant, elle, je ne l'imagine pas, je me souviens de notre rencontre.

C — Tu n'as rencontré que ce que tu as pensé d'elle. Tes souvenirs, c'est des images d'Épinal stockées en toi. Personne ne peut venir les démentir. Et si c'était le cas, tu t'y accrocherais à tout prix. Tu fais confiance à ta mémoire comme à une réserve de certitudes garanties à vie. Si tu n'as plus cette confiance, tu deviens fou. Perdre la mémoire, c'est pénible... si on s'en souvient ! Mais ne plus pouvoir lui faire confiance, c'est tragique.

P — Pourquoi tout ce discours ?

C — Des fois que ça ne serait pas la femme dont tu te souviens qui arrive. Vaudrait peut-

## Jean-Claude Lavie

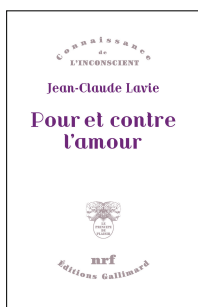
# Pour et contre l'amour

En attendant la femme aimée, au restaurant, un homme fait l'éloge de son amour – il s'appelle *Pour*. Un autre (le même) – c'est *Contre* – s'emploie à l'interrompre, à lui montrer qu'il est dans l'illusion, que cette femme est son invention.

À mesure que l'échange avance, que les arguments se tendent et qu'on ne sait plus parfois si *Pour* l'est encore, le lecteur qui évoque ses expériences en pareille occurrence amoureuse reconnaît volontiers qu'il est convaincu par l'un et... par l'autre.

En invoquant les paradoxes de la vie amoureuse – que de détours dans nos sincérités successives! –, l'auteur fait saisir dans quelle dépendance permanente nous sommes au registre de la pensée. Mais si nos pensées étaient soumises à nos passions? Penser, n'est-ce pas avant tout être pour, être contre? Aimer, n'est-ce pas avant tout penser qu'on aime?

Le docteur Jean-Claude Lavie, membre fondateur de l'Association psychanalytique de France, a publié aux Éditions Gallimard, dans « Connaissance de l'inconscient », en 1985 *Qui je...?* et, dans « Tracés », en 1997 *L'amour est un crime parfait*, repris en « Folio », traduit en plusieurs langues.



**Pour et contre l'amour**  
**Jean-Claude Lavie**

Cette édition électronique du livre  
*Pour et contre l'amour* de Jean-Claude Lavie  
a été réalisée le 30 juillet 2018 par les Éditions Gallimard.  
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782072796197 - Numéro d'édition : 336084).  
Code Sodis : N97617 - ISBN : 9782072796210.  
Numéro d'édition : 336086.